



Maryse
Condé

Les belles ténébreuses

M E R C U R E D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

- MOI, TITUBA, SORCIÈRE NOIRE DE SALEM, roman, coll. « Histoire romanesque », 1986
PENSION LES ALIZÉS, pièce en cinq tableaux, 1988
TRAVERSÉE DE LA MANGROVE, roman, 1989
LES DERNIERS ROIS MAGES, roman, 1992
LA BELLE CRÉOLE, roman, 2001
HISTOIRE DE LA FEMME CANNIBALE, roman, 2003
VICTOIRE, LES SAVEURS ET LES MOTS, récit, 2006

Chez d'autres éditeurs

- LE PROFIL D'UNE ŒUVRE, Cahier d'un retour au pays natal, Hatier, 1978
UNE SAISON À RIHATA, roman Robert Laffont, 1981
SÉGOU,
 I. LES MURAILLES DE TERRE, roman, Robert Laffont, 1984
 II. LA TERRE EN MIETTES, roman, Robert Laffont, 1985
LA VIE SCÉLÉRATE, roman, coll. « Chemins d'identité », Seghers, 1987
EN ATTENDANT LE BONHEUR (Heremakhonon), roman, Seghers, 1988
LA COLONIE DU NOUVEAU MONDE, roman, Robert Laffont, 1993
LA MIGRATION DES CŒURS, roman, Robert Laffont, 1995
PAYS MÊLÉ, nouvelles, Robert Laffont, 1997
DESIRADA, roman, Robert Laffont, 1997
LE CŒUR À RIRE ET À PLEURER, Contes vrais de mon enfance, Robert Laffont, 1999
CÉLANIRE COU-COUPÉ, roman fantastique, Robert Laffont, 2000
COMME DEUX FRÈRES, théâtre, Lansman, 2007
Livres pour enfants
RÊVES AMERS, Bayard Presse, 1986
HUGO LE TERRIBLE, Éditions Sépia, 1989
LA PLANÈTE ORBIS, roman, science-fiction, Éditions Jasor
À LA COURBE DU JOLIBA, Grasset Jeunesse, 2006
CHIENS FOUS DANS LA BROUSSE, Bayard Presse, 2008

LES BELLES TÉNÉBREUSES

Maryse Condé

LES BELLES
TÉNÉBREUSES

ROMAN



MERCVRE DE FRANCE

*Pour Mounirou qui sait déjà que
la vie n'est pas un jeu vidéo*

« Mais vous préférez
La vie de ce monde
Et cependant la vie future
Est meilleure et perpétuelle. »

LE CORAN
sourate du Très-Haut

L'embaumement est un art noble, mais très secret. Tous les renseignements à ce sujet m'ont été fournis par la lecture passionnante du livre de Jessica Mitford : *The American Way of Death*, 1963.

Toutes les citations du Coran sont tirées de Jacques Berque, *Le Coran, Essai de traduction*, Éditions Albin Michel, collection « Spiritualités vivantes », 2002.

Le vert

I

Kassem sortit du ventre de la terre comme il était sorti de celui de sa mère vingt ans plus tôt, couvert de sang, terrifié. Muet aussi. Il avait fallu que la matrone, négligeant Drasta qui, elle, ne souffrait de rien — passé comme une lettre à la poste celui-là après six accouchements — lui meurtrisse les fesses à coups de taloche pendant une vingtaine de minutes pour qu'il fasse entendre son premier cri. Cri faiblard. Cri de souris. Couinement qui laissait bien augurer des couacs ultérieurs. Un éclat de brique lui avait labouré le front et le liquide pissait, rouge, brûlant.

Il était midi, heure de gloire du soleil sous ces latitudes qui ne sont pas « tempérées » comme les pays d'Europe et, pourtant, le jour était noir. Des myriades de papillons qu'on aurait dit vomis par la nuit l'obscurcissaient. À seconde vue, Kassem s'aperçut que ces papillons étaient en réalité des lambeaux de chair humaine et des rognures d'os qui voltigeaient. Aussi loin que le regard pouvait s'étendre, ce n'était, sous cette

calotte ténébreuse, que constructions en miettes, béton déchiqueté, débris de verre ou de pierre, bois calciné, fumant. Après les explosions assourdissantes, un silence de mort pesait, à peine troublé par les râles et les gémissements des blessés enfouis sous les décombres. Il ne restait rien de rien de l'orgueilleux complexe baptisé Dream Land. Pas de doute, c'était l'œuvre de terroristes. Qui étaient-ils ? Dans un attentat-suicide, au moins, les responsables de l'horreur trouvent sur-le-champ la mort qu'ils méritent. On peut dire que, croyant se sacrifier, ils se punissent eux-mêmes. Dans le cas présent, les bombes avaient été placées par des lâches qui, à cette heure, couraient encore, jubilaient et se frottaient les mains.

Détruits, les coquets pavillons disséminés dans la verdure. Détruits, les sept étages du bâtiment central. Ceux-là s'étaient laissés tomber d'un coup, comme les funestes jumelles américaines, sur le hall de réception avec ses vasques de marbre, et sur les trois salles à manger : « Le Palais de Neptune », fruits de mer comme son nom l'indique, « La Grotte du Minotaure », viandes cuites de mille manières, spécialité tournedos, « L'Absinthe », brasserie à la française. S'il n'avait pas obéi à l'ordre de Paolo, le chef italien qui ne le supportant pas ne lui épargnait pas les corvées, et n'était pas allé chercher des tomates en dès Del Monte jusque dans la réserve, il serait passé de vie à trépas. Comme les autres. Comme tous les autres.

Kassem était arrivé dans ce pays quelque huit mois plus tôt. À peine son diplôme de l'école hôtelière en poche, il n'avait pas hésité à s'expatrier pour trouver du travail. Pour s'expatrier, il faut posséder une patrie,

n'est-ce pas ? Lui, n'en possédait pas. Il était né à Sussy, un petit bled près de Lille dont les mille habitants n'avaient pas arrêté de les considérer, lui et les siens, comme des terres rapportées. Pourquoi ? Cela mérite explication. Son père était un Guadeloupéen et sa mère une Roumaine, que les migrations des temps modernes avaient réunis là, qui s'y étaient mariés et y élevaient leurs sept enfants. Cinq garçons. Deux filles. Pourtant, allons plus avant. À ce départ inopiné à l'autre bout de la terre il y avait d'autres raisons. Plus secrètes et confuses. Kassem se serait fait tuer plutôt que de les avouer. Toutes les vérités ne sont pas bonnes à regarder dans les yeux.

Mais, je vous entends, vous voulez en connaître davantage. Vous voulez savoir dans quel pays Kassem était venu travailler, où se passait l'attentat. Je ne vous en dirai rien. Il vous suffit de savoir qu'il s'agissait d'un de ces pays de soleil, assombri, hélas ! par la dictature de leur Président à vie, dont les habitants, las de crever de faim à petit feu, viennent trouver une mort plus rapide dans les incendies des taudis de Paris. On les appelle pays du tiers-monde ou encore pays en voie de développement ou encore pays du Sud. Moi, c'est cette dernière expression que je préfère. Ce mot « Sud » est investi d'un pouvoir d'évocation singulier. Vous vous rappelez ce tube de Nino Ferrer ?

*On dirait le Sud
Le temps dure longtemps
Et la vie sûrement
Plus d'un million d'années
Et toujours en été.*

Mais je m'é gare.

Kassem sursauta : Ana-Maria ! Où était Ana-Maria ? Il n'y avait pas songé.

Il s'en voulut de penser à elle avec tant de retard. Sans doute être passé si près de la fin, l'avoir frôlée comme on dit, l'avait rendu oublieux, égoïste. Sa bien-aimée était morte, elle aussi. À vingt ans. Une grand-mère italienne lui avait légué ce prénom charmeur. Disons la vérité, cela s'arrêtait là. Ana-Maria n'était pas un prix de beauté. Assez quelconque en fait, à part ses longs cheveux bruns ! Ils s'étaient connus dans l'avion, un charter de la Western Atlantic. Non, la Western Atlantic n'est pas sur la liste noire des compagnies aériennes. Aucun crash à son passif. Sièges 68 C et 68 D. Proximité oblige, Kassem et Ana-Maria avaient engagé la conversation. Rien d'original dans leurs échanges comme on va s'en apercevoir.

— C'est la première fois que vous allez là où nous allons ?

— Oui. Je ne connais pas l'Afrique. Et vous ?

— Moi non plus. D'ailleurs, c'est la première fois que je quitte la France.

— Vous êtes français ? Vous avez fait vos études dans quelle ville ?

— Paris ! Et vous ?

— Moi, à Grenoble. Je suis de Grenoble.

En treize heures de vol, tout y était passé et ils s'étaient aperçus qu'ils se ressemblaient. Enfances solitaires. Adolescences studieuses. Tant et si bien qu'au moment où l'avion commençait sa descente, on survolait un paysage de pierraille, il s'était laissé aller à lui pro-

poser de faire un bout de trajet dans cette existence où il cheminait tout seul. Elle avait accepté avec enthousiasme et, à l'arrivée, il se trouvait affublé d'une partenaire qu'il ne désirait qu'à moitié.

À présent, dans un vacarme sans pareil, les policiers, accourus de tous les commissariats, arrêtaient leurs Jeeps tandis qu'infirmiers, médecins urgentistes, secouristes et brancardiers sautaient des ambulances et que les hommes du feu braquaient leurs lances à eau.

À vrai dire, cet attentat n'était pas une surprise. Des lettres signées d'organisations les plus diverses engorgeaient le courrier de deux ministères : celui du Tourisme et celui de l'Intérieur, promettant la pire des terreurs. Effrayé par les forces de l'ordre, Kassem trouva plus prudent de courir s'enfermer chez lui. Avec la malchance qui le caractérisait, quelqu'un finirait par trouver quelque chose à lui reprocher.

Il habitait au fond du parc. En attendant leur mariage — qui se célébrerait à Grenoble pour répondre aux vœux d'Ana-Maria, elle y avait de la famille — ils partageaient un pavillon dans la Cité réservée au personnel avec trois autres gâte-sauces. Leur appartement se trouvait au troisième étage du bâtiment C. La vue imprenable donnait maintenant sur un champ de ruines. Brutalement, la douleur laboura le cœur de Kassem. Il ne verrait plus Ana-Maria. Il n'entendrait plus sa voix cristalline. Il ne l'enlacerait plus au moment de l'amour. Désespéré, il se versa une rasade de vodka Smirnoff, alcool qu'il avait tendance à consommer sans modération.

Ana-Maria était morte.

Cela signifiait des rêves qui n'écloraient pas. Des biens matériels, automobile, appartement de trois

pièces, résidence secondaire, éventuellement yacht pour des croisières en mer, qu'elle ne posséderait jamais. Enfant unique, elle rêvait d'une maison pleine de gamins comme au bon vieux temps, celui d'avant la pilule. Lui, blasé par la présence de six frères et sœurs, ne souhaitait avoir qu'une fille qu'il baptiserait Ophélie, prénom qu'il adorait depuis qu'il avait appris au lycée ce poème de Rimbaud :

*Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir ;
Voici plus de mille ans que sa douce folie
Murmure sa romance à la brise du soir.*

Il s'assit devant la télévision et l'alluma. En cas de catastrophes, rien ne l'égale. Elle vous fait palpiter en direct. *Eye witness!* Précisément, CNN qu'on captait jusque dans ce coin perdu était à son affaire. Gros plan sur les débris calcinés et toute cette désolation. On interviewait un survivant. Un vacancier américain qui remerciait Dieu de lui avoir laissé la vie. Et pourtant, il s'effondrait, sa femme et ses deux enfants semblaient avoir eu moins de chance que lui et avaient disparu. Gardons espoir ! lui recommandait le journaliste pressé de passer à une autre détresse. *God bless America!*

Cependant, un branle-bas à la porte interrompit Kassem. Des policiers firent irruption. Casquettes plates. Uniformes bleu nuit. Mines malveillantes.

— Je n'ai rien fait, bégaya-t-il, exécutant sans qu'on le lui demande un impeccable « haut les mains », on ne savait jamais.

Sa protestation se perdit dans un déluge de coups de

pied et de coups de poing, ponctués d'éruclations brutales, qui s'abattit sur lui. En fait, on lui reprochait d'être le seul survivant du personnel des cuisines. Des témoins l'avaient remarqué, rôdant avec l'œil sec d'un criminel sur les lieux de son forfait. Plus grave, on lui reprochait de se nommer Kassem.

Habitué à cette confusion, aggravée par sa complexion et sa tignasse de berger berbère, Kassem plaqua un sourire sur sa bouche tuméfiée :

— Ce n'est qu'un prénom. Je ne suis ni arabe ni musulman. C'est mon pater qui m'a baptisé comme cela. Mon pater, un authentique Français de Guadeloupe.

— Un Français de Guadeloupe ?

Ces choses-là existent-elles ?

— Qu'est-ce que tu racontes ? l'interrompit rudement un policier.

— Il donnait, poursuivit Kassem qui refusait de se laisser démonter par cette ignorance, des prénoms commençant par K à tous ses enfants. Comme le sien. Il s'appelait Kellermann, nous avons eu Kellermann Jr., Kléophas, Karloman, Klodomir. Les filles, Kumétha et Kathrina. Et pour finir, moi, le dernier, Kassem.

Cette histoire peut paraître abracadabrante à qui ignore la mégalomanie des pères guadeloupéens. Le Larousse nous renseigne :

« Kellermann François, duc de Valmy, maréchal de France. »

Kellermann Mayoumbe avait reçu ce prénom sonore de son père qui, sur le plan matériel, ne possédait peut-être que la peau de ses fesses mais avait de l'orgueil à revendre. Au début des années soixante-dix, la misère

l'avait poussé à quitter les abords de l'usine Bonne-Mère qui, à l'issue d'une longue agonie, s'apprêtait à fermer définitivement ses portes sur ses ouvriers. Comme il avait toujours été bon élève, il avait eu l'idée de passer un concours national des P.T.T. Il avait été reçu et avait atterri à Sussy où une figure de Noir était du jamais-vu. Il y était facteur. Les gamins et les chiens poursuivaient son vélo à chacune de ses tournées — en ce temps-là, il n'y avait pas de camionnettes jaunes de La Poste —, les premiers pour l'insulter, les seconds pour essayer de déchirer ses mollets à belles dents.

Les policiers ne crurent pas un mot de ce boniment, invraisemblable avouons-le, et poussèrent Kassem à travers le parc jusqu'à une Jeep. Ils traversèrent Samssara en diagonale. Samssara n'était pas la capitale.

Le nom de cette bourgade reculée ne figurait même pas sur les cartes établies par les géographes français de la fin du XIX^e siècle. Sa fortune était née bien plus tard du lac Abrégo, s'ouvrant tel un magnifique œil bleu dans un paysage aride et déchiqueté. Des promoteurs avaient eu l'idée de vaincre artificiellement le désert. Ils avaient fait pousser des palmiers royaux, des cocotiers, des araucarias, des lauriers-roses, des bauhinias et avaient déroulé des kilomètres de gazon anglais. Depuis, les jets et les Boeings y vomissaient chaque jour des Suédois, des Danois, des Finlandais, des Allemands, des Américains, bref tous natifs-natals de nations à devise forte et à soleil faible. C'est la règle, hélas ! Ce qu'on n'avait pu empêcher, c'est qu'avec ces touristes des hordes de miséreux accourent de tous les coins du pays pour profiter comme ils pouvaient de cette manne. Afin de juger et punir ces indésirables, le gouvernement avait édifié des postes de

« parages ». Il émanait de lui les senteurs d'un parfum de prix.

— Tu fais la plus grande bêtise de ta vie, déclara-t-il. Tu laisses le pays où tout est possible, où tous les espoirs sont permis. Et pour quoi ? Et pour qui ? Le problème, c'est que tu n'as jamais accroché ta charrue à une étoile, comme dit le proverbe.

À quelle étoile avait-il accroché la sienne, se demanda Kassem, lui qui répandait le malheur autour de lui ? Mais il n'était pas venu pour aborder des sujets déplaisants.

— Je ne veux pas parler de tout cela, fit-il fermement. Ramzi l'attira contre lui et murmura :

— Ainsi, tu veux me quitter ? Tu veux mettre l'océan entre nous ? Qu'est-ce que je t'ai fait ? N'ai-je pas toujours été ton ami ?

Kassem se rappela les paroles saintes.

« Ne t'a-t-il pas trouvé orphelin ? Il t'abrita.

Trouvé dans l'errance ? Il te guida.

Trouvé nécessiteux ? Il te combla. »

En fin de compte, peut-être n'était-il qu'un ingrat, se piquant de jouer au justicier ? Mille souvenirs doux-amers l'envahirent tandis que déferlait en lui une marée de sentiments contradictoires, effroi, dégoût, mais surtout tendresse et désir. Quelque chose céda dans sa poitrine, se déchira doucement comme un linge usé par trop de lessives. Ses yeux s'emplirent de larmes et il s'entendit sangloter comme il n'avait pas sangloté depuis des années, depuis les jours de son enfance à Sussy.

FIN

*Composé et achevé d'imprimer
par la Société Nouvelle Firmin-Didot
à Mesnil-sur-l'Estrée, le 19 mars 2008
Dépôt légal : mars 2008.
Numéro d'imprimeur : 88889
ISBN 978-2-7152-2832-0/Imprimé en France.*

156015